



ADELINE
FLEURY

ICI, LES
MIRACLES
ONT
UN GOÛT
DE CIEL

ROMAN

CHARLESTON

ADELINE FLEURY

ICI, LES MIRACLES ONT UN GOÛT DE CIEL

Dans cette ville du sud de l'Italie, ça sent les épices, la friture de poisson et le soleil. Ici, on dit que s'accomplissent parfois des miracles. Émilienne, photographe française en quête d'identité et d'aventure, espère capturer ces phénomènes troublants. Alors qu'elle arpente la ville pour la première fois, on la met tout de suite en garde. Si elle croise le Petit Moine, qu'elle n'attende pas de miracles mais de grands bouleversements.

Qui est cet être que tout le monde craint ? Existe-t-il vraiment ? En se lançant à sa recherche, Émilienne va rencontrer des figures inoubliables dont les histoires vont se nouer à la sienne et la mener à révéler des secrets de son passé.

Dans ce roman hypnotique, Adeline Fleury entrelace avec maestria le destin d'une femme et l'âme d'une ville énigmatique et majestueuse, où l'on croit aux malédictions autant qu'aux prodiges.

« Fluide et poétique, la plume
d'Adeline Fleury sonde les tréfonds
de l'âme humaine. »

@journal_litteraire_lili

ISBN: 978-2-38529-483-0 19 € Prix TTC France



9 782385 294830

Rayon : Littérature française
Design : © Raphaëlle Faguer
Photographie : © Trevillion



FABRIQUÉ
EN FRANCE



éditions
écoresponsables



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

ICI, LES MIRACLES
ONT UN GOÛT DE CIEL

De la même autrice :

Romans

Le ciel en sa fureur (éditions de l'Observatoire, 2024, J'ai Lu, 2025)

Les frénétiques (Julliard, 2022)

Les combattantes, novélation de la série télévisée

(Michel Lafon, 2022, J'ai Lu, 2023)

Ida n'existe pas (Les Périgrines, 2020)

Je, tu, elle (Les Périgrines, 2018)

Essais

Petit éloge de la jouissance féminine (Les Périgrines, 2015,

édition augmentée 2022, la Musardine, 2025)

Femme Absolument (JC Lattès, 2017, Marabout, 2018)

Adeline Fleury est représentée par SFSG Agency

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2026

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-483-0

Maquette : Christine Porchat

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Adeline Fleury

ICI, LES MIRACLES
ONT UN GOÛT DE CIEL

Roman



Le miracle, c'est de continuer à s'émerveiller.

Paolo Sorrentino

1

GIANA

L, EAU LUI ENTRE DANS LES NARINES. *Elle garde les yeux ouverts, ça pique, mais c'est tellement beau de voir les rayons du soleil percer le rideau aquatique qui la sépare du monde. La fillette passe des heures, allongée en étoile de mer au bord de l'eau, le visage au ras de la surface. Elle ne nage pas bien, alors elle ne s'éloigne pas du rivage. Les vaguelettes chaudes moussent sur ses joues poupinées. Elle est sourde aux cris des gosses de son âge autour, sourde aux rires des adultes qui retrouvent leurs sensations enfantines, sourde à l'exaspération de sa mère lorsque celle-ci lui ordonne de revenir. Elle a positionné sa poupée sur son ventre dodu et lui caresse les cheveux ; elle lui a fait une nouvelle coupe ce matin, en pétard, comme les chanteuses de rock qu'elle voit dans les clips à la télé. Elle aime les princesses et les rockeuses, elle est une princesse punk. Seule la vision du père parvient à la faire bouger, le père est tout pour elle, son super-héros,*

son meilleur ami, l'homme le plus beau de la terre. Son visage dissimule le soleil, la fillette voit ses yeux immensément verts, sa peau dorée et son sourire carnassier. Elle sort la tête de l'eau, se redresse à la hâte, crie « papa », elle croit distinguer sa silhouette athlétique s'éloigner vers les cabanes de pêcheurs et se met à courir, toute mouillée, le sable épais collé sur ses chevilles. Elle marche sur un bout de verre, « Aïe ! », qu'importe le sang et la douleur, il faut qu'elle rattrape le père. Elle l'a déjà raté l'autre jour. Elle veut lui donner un baiser. Elle remonte sur le bitume brûlant de la digue, le sang de sa blessure bouillonne, elle est insensible au mal, les larmes lui cisaillent la peau et la déception lui poignarde le cœur. Le père n'existe déjà plus. Trop tard.

*

Le sentier le long de l'ancienne usine pue la pisse. Une odeur lourde et âcre que les vents maritimes soufflent et ramènent dans les appartements bordant la grande avenue. L'urine d'homme et de chien s'insinue dans les intérieurs, imprègne les murs des chambres d'enfant, les papiers peints jaunis par le temps et la rudesse de l'existence. À force, les habitants ne sentent même plus les bouffées nauséabondes, l'odeur fait partie d'eux, elle les habite au quotidien, elle les constitue. D'ailleurs, quand ils quittent le quartier pour feindre de faire des emplettes de fin de semaine dans la Grand-Rue, tout près de la Très Belle Galerie, certains promeneurs se retournent sur leur passage avec une moue de dégoût : que viennent donc faire ici ces pouilleux des anciennes cités ouvrières ? Qu'ils retournent vite dans leurs barres d'immeubles aux façades poisseuses et aux volets mécaniques rouillés. Il faudrait raser ces verrues urbaines qui saccagent le littoral sur de nombreux

kilomètres avant, enfin, de révéler la « belle côte » : des falaises aux couleurs éclatantes, aux villas cubiques et aux piscines géométriques.

Giana n'a jamais eu la chance d'aller sur la « belle côte », elle en a juste entendu parler, à peine se souvient-elle de la photo du village affichée dans la pizzeria un peu miteuse où son père travaillait avant son grand départ pour le Nord et qui sentait plus le graillon que la mozzarella fumée et les épices. Petite, elle passait des heures à rêver devant ce paysage idyllique dont elle imaginait les fragrances délicieuses, elle se racontait des histoires olfactives, ses narines frémissaient rien qu'en imaginant les jasmins, les citronniers, les bougainvilliers et autres arbres fruitiers parfumés. Aujourd'hui, la pizzeria a fermé, le rideau métallique resté baissé a rouillé, la photo a été déchirée, la mère ne veut plus rien qui lui rappelle le père. Il les a abandonnées pour une vie meilleure et une femme plus jeune et aguicheuse. Giana essaie de ne plus penser à lui, d'effacer de sa mémoire les traits de son visage et les parfums de son imagination.

Tous les jours, en fin d'après-midi, elle emprunte ce chemin, jonché de détritus, de canettes de bière compressées, elle aussi elle sent l'urine à force, elle et son inséparable poupée, sorte de prolongement d'elle-même. Le sentier débouche sur la grève, Giana accélère le pas, son t-shirt à rayures lui remonte au-dessus du nombril, elle n'arrête pas de tirer dessus en râlant pour le baisser et le rajuster sur son ventre rebondi, elle tient sa poupée sous le bras, tête en bas, bébé en plastique aux cheveux hirsutes, il lui manque une jambe. Elle la malmène souvent, la poupée a de grosses marques de feutre violet sur les bras, elle porte une robe parme à pois dont la bordure en dentelle jaunie est à moitié déchirée. « Souillon », « souillon » répète Giana en shootant dans les cailloux

et en écrasant des coquillages qui crissent et s'effritent sous ses pieds. La gamine s'immobilise, regarde la ligne noire de l'horizon, il pleut derrière les îles, un gros nuage stagne sur les falaises que l'on devine au large. Un jour, elle trouvera le moyen d'aller « là-bas », elle dit toujours « là-bas » pour désigner la côte haute et déchirée qui se dessine au loin. Il paraît que « là-bas » tous les enfants sont blonds et ont la peau dorée, mangent des glaces multicolores jusqu'à l'écœurement et sont tout le temps en vacances. « Là-bas », les adultes n'élèvent jamais la voix, les pères ne frappent jamais les mères, et les mères ne pleurent pas. « Là-bas », c'est l'île des Riches. Oui, un jour elle trouvera le moyen d'aller sur l'île des Riches. Elle y amènera sa poupée, même si elle est trop laide et sale. Elle, la miséreuse, deviendra alors une grande dame.

Malgré le temps maussade et la bruine mélangée aux vaguelettes polluées qui viennent mourir sur la grève marronnasse, Giana a décidé de donner un bain de mer à Souillon. La pluie s'accentue, Giana entend des petits cris surpris, un couple de voyageurs égarés cherche un café pour s'abriter, il n'y a pas grand-chose ouvert en cette arrière-saison triste. Ils portent des chaussures de randonnée, ils reviennent certainement du volcan. C'est déjà le début de l'automne, un automne morne, humide et chaud, entrecoupé de journées caniculaires qui donnent des envies d'escapade sur les îles. Ils pensaient découvrir une plage blonde bordant une mer azur, ici il n'y a que du sable gris et épais, des herbes folles, des cailloux bruns et mousseux. Rien de la carte postale vantée par les guides touristiques, l'île des Riches est pourtant toute proche, noire et gonflée au milieu de l'immensité de la baie. Ils n'iront pas sur l'île. La ville bruyante et ses palais décatis les appellent déjà.

Un gros chien jaune déboule sur la plage, il sort de nulle part, il frôle le couple, la femme prend peur, le cabot fonce vers les enrochements qui séparent la plage du petit port de pêche où mouillent quelques embarcations rouillées. Les voyageurs remontent vers la gare ferroviaire aux murs recouverts de graffitis baveux et d'insultes adressées aux mères et aux morts. Le cabot aboie, des jappements rauques mêlés de grognements, les voyageurs sont déjà loin. Ils ne se retournent pas. Pressés de rayer de leur mémoire ce paysage désolé, ce sable boueux après plusieurs jours de pluie diluvienne, durant lesquels on a entendu pleurer les âmes souterraines de la ville.

Le chien aboie de plus belle, sa queue remue frénétiquement. Abandonnant ses projets de baignade, Giana escalade les rochers et rejoint le chien errant – il y en a souvent ici, ainsi que des chevaux échappés des cabanons des gitans installés au pied du volcan. C'est un chien énorme, une sorte de mâtin aux babines dégoulinantes de bave, à l'arrière-train trapu et au poitrail musculeux. Giana se dit qu'il a dû débusquer quelque chose, sans doute un crabe ou un congre, ce gros poisson aux dents coupantes et monstrueuses dont la chair s'attendrit en ragoût. Parfois, elle en sort des rochers, les mains ensanglantées, pour impressionner les autres gosses.

Des pleurs doux et pleins de tristesse se mélagent à la pluie. La gamine intrépide découvre sous la gueule impressionnante du molosse un tout petit bonhomme prostré. Il se tient la tête et se balance d'avant en arrière, puis, tremblant de peur, se roule en boule sur le sable boueux après plusieurs jours de pluie sur la baie. Une sorte de cape lui couvre la tête. Giana fiche un coup de pied au chien pour l'éloigner. Le mâtin pourrait la mordre, mais elle ne se démonte pas. Elle n'a peur

de rien, Giana. La fillette est étonnée par la maigreur des membres du garçon, ses attaches sont si fines qu'on se demande comment ses bras peuvent tenir, ses genoux repliés contre son torse sont tellement saillants qu'on devine le cartilage sous la peau. « Pfff... » souffle Giana sur le dessus de l'étrange cape. On dirait la robe du père Goliardo, le curé qui recueille les confessions de la mère tous les dimanches. « Pfff... » Giana souffle à nouveau sur le crâne. Le petit être se tourne vers elle. Sa large capuche tombe sur ses frêles épaules et Giana découvre son visage, aussi beau qu'étrange. Des yeux en amande d'un noir charbon, un nez retroussé minuscule, une fine bouche au rictus triste et des joues creusées par l'adversité. La gamine est happée par la tristesse infinie de ce regard, une détresse tellement puissante que des larmes jaillissent soudainement sur ses joues rondes, elle qui ne pleure presque jamais malgré l'appréciation de son quotidien. Elle tend la main au petit bonhomme sans âge, ni un enfant ni un nain, elle en est certaine car il n'est pas comme le petit laveur de vitres, imposant ses services plus qu'il ne les propose à l'entrée de la ville bruyante. Il ressemble plutôt à un être lilliputien, comme les personnages dessinés dans son exemplaire des *Voyages de Gulliver* que la maîtresse lui a offert pour ses bons résultats en grammaire et en orthographe. À l'école, Giana est pourtant une rebelle, elle sèche souvent, se castagne avec les garçons, insulte les filles et leur crache dessus, mais c'est une forte en rédaction. Le petit bonhomme hésite à lui attraper la main, il envisage avec circonspection la poupée punk, Giana avale ses larmes, frotte sa morve et dit :

— Elle est moche, elle est sale, elle s'appelle Souillon, mais elle ne te fera aucun mal et moi non plus d'ailleurs...

Elle insiste pour l'aider à se relever. Il finit par saisir la main potelée. Debout, il est à peine plus grand qu'elle.

— Moi, c'est Giana, et toi ?

Il hoche la tête et laisse échapper un son étouffé.

— Tch...

Giana comprend qu'elle n'obtiendra pas plus que ces trois lettres.

— Très bien, Tch..., allez, faut pas rester là, tu vas attraper froid...

Le petit bonhomme hébété enfonce sa main dans celle de la fillette. Elle grimpe sur les enrochements, puis emprunte la cale glissante à cause des algues vertes, traînant derrière elle son nouveau compagnon et sa poupee punk. La bruine chaude se fait pluie drue et froide, le trio bizarre court vers les cabanes de pêcheurs creusées dans la falaise, suivi par le molosse jaune qui vient s'ébrouer sur les jambes de Giana au moment même où elle invite Tch... à se réfugier dans un cabanon rempli de filets de pêche huileux. Derrière les filets et un tas de ferraille, il y a des couvertures, un vieux matelas avec un ressort rouillé que Giana désigne du doigt pour que son invité fasse attention. Elle sort du fond de la cabane une lampe de poche et un petit réchaud.

— Tu peux rester ici pour le moment, c'était à mon grand-père, personne ne vient ici sauf moi... voilà la clef... mais je te déconseille de sortir sans moi. Y a souvent des rôdeurs et des créatures mystérieuses... si, si, j'te jure. La nuit va bientôt tomber, j'ai des paquets de gâteaux planqués là... tiens... pour ce soir, ça devrait suffire si tu as faim. Je reviendrai demain matin. Hoche la tête si tu as compris.

Le petit bonhomme répond par un nouveau « Tch... ».

— Tch... tch... tu sais rien dire d'autre...

Le lilliputien s'écroule de fatigue sur le matelas comme si le court chemin entre la grève et le cabanon avait été un périple constitué d'obstacles insurmontables, sa drôle de caboche appuyée sur la tête poussiéreuse du lit de fortune. Giana lui caresse le front, rajuste la capuche sur son crâne recouvert d'un duvet brun. Il dort déjà paisiblement. Giana est émue par la confiance aveugle qu'il lui accorde. Elle porte la main qui l'a effleurée à ses narines. Le petit être pourtant noir de crasse ne sent pas l'urine comme tout le monde ici, mais la poudre de riz ou bien l'eau de rose, une odeur de grand-mère un peu trop pomponnée. *Une odeur de riche*, pense Giana. Elle dépose la poupée Souillon contre le ventre du lilliputien. Et murmure :

— Bonne nuit, petit Tch...

2

ÉMILIENNE

Elle doit avoir mille ans, ou cent ans au moins. La chevelure est broussailleuse, les yeux bleu pâle, presque blancs. On dirait un fantôme. Elle avance vers elle, au ralenti, une étrange lueur accompagne sa marche mollasse et crève le manteau nocturne. La vieille fait quelques pas pour se rapprocher, la jeune femme compte à voix haute, « un, deux, trois... ». La vieille poursuit le décompte, « quatre, cinq, six... ». Elles sont désormais face à face, silencieuses. La dame aux longs cheveux gris lui dit : « Là-bas, le sang coule comme la parole, c'est l'hémorragie permanente, là-bas c'est la ville des convulsions. » Elle lui tend la photo d'un homme au visage émacié et au regard puissant, vêtu d'une chemise blanche, d'une cravate noire soyeuse et d'un complet à larges rayures. Et elle l'invective :

« Trouve le Dandy, et les secrets de la ville s'ouvriront à toi. »

*

La brume épaisse voile encore plus la nuit noire et inquiétante. Voilà des heures qu'Émilienne a quitté son pays et la grisaille tout au nord, voilà des heures qu'elle laisse son esprit divaguer au gré de l'enchaînement des paysages, urbains, périurbains, ruraux, puis de nouveau urbains, périurbains, ruraux. Son reflet dans la vitre du train lui renvoie des traits fatigués. Puis elle a vu la montagne, ses cimes enneigées dominant de noires vallées, elle a senti la boule dans son thorax, son souffle se couper, sa poitrine se rétrécir, la montagne, ça l'a toujours oppressée. Elle est une femme des horizons dégagés. De l'autre côté de la frontière, les plaines pâles, azur, ocre, mauves se sont succédé dans sa rétine fatiguée. Elle a fini par se laisser bercer par le roulis du train, et cédé à un sommeil semi-comateux, le temps et la géographie se faisant de plus en plus flous, la plongeant dans une bulle d'irréalité réconfortante.

Elle n'a rien vu des prairies avec des chevaux blancs et des marécages bleus, ni des taches diluées des collines, du volcan si proche, des premières barres d'immeubles à l'approche de la grande ville. Rien.

La voix criarde indiquant l'arrivée à destination la sort de son état ouateux. Elle se passe la main sur le visage, elle sent la preuve du sommeil sur sa joue, une marque bien incrustée dans la peau. Elle ébroue ses cheveux fins coupés court, dégageant une bouille mutine constellée de taches de son, illuminée par des yeux violets.

Le train arrive en retard à la gare centrale. Cela n'a pas d'importance, Émilienne n'est pas attendue. Personne ne vient jamais la chercher. Elle a toujours envisagé avec envie les retrouvailles des couples sur les quais de gare, les embrassades timides ou passionnées.

Elle n'y a jamais eu droit. Elle ne laisse rien derrière elle, quelques aventures, des amis peu présents, pas vraiment de boulot fixe. Émilienne a du mal à entretenir les liens avec les autres, elle parle peu, se met en retrait pour observer le monde. Son langage, c'est la photo. Derrière son objectif, elle s'efface pour saisir des morceaux d'humanité, de la lumière dans les regards, des histoires dans les visages. Elle a l'impression de ne plus être dans la vie depuis plusieurs mois, le journal qui lui commandait des reportages a cessé de l'envoyer sur les mouvements sociaux qui étaient pourtant sa marque de fabrique, lui confiant dorénavant des portraits de célébrités. Elle aurait dû prendre ça comme une sorte de promotion, elle, la fille d'un camionneur, accédait à des personnalités, elle, qui n'avait en poche qu'un CAP mécanique, entrait dans le carré VIP, tellement de gens auraient aimé être à sa place. Mais Émilienne s'est lassée de photographier des personnes à la plastique parfaite, des visages lisses, presque interchangeables, des visages à qui tout réussit, qui ne portent aucun stigmate de la vie. Le terrain, le vrai, a fini par lui manquer. Se lever le matin pour aller dans des grands hôtels, elle trouvait ça absurde, presque une insulte au monde. Ce n'était pas ça « rendre compte ». C'était une vision maquillée de la réalité, superficielle et biaisée. Elle voulait renouer avec le bitume, l'agitation, la vie bouillonnante et âpre.

La veille encore, elle avait déambulé des heures dans la ville où elle travaillait depuis dix ans. Elle avaitarpenté la capitale dont elle connaît la moindre placecette cachée, impasse secrète ou recoin obscur. Elle avait marché sans but, si ce n'est l'espoir de faire une rencontre inspirante, de graver une image forte dans sa mémoire, une scène qui aurait pu déclencher en elle un acte créatif, ou simplement lui redonner l'envie

de se saisir de son appareil photo. Ses pieds endoloris par des heures de marche, elle était entrée dans un rade qui restait ouvert jusqu'à l'aube, une sorte de refuge des solitudes où les rires et les pleurs se confondaient en une plainte désespérée. Son corps l'avait conduite là machinalement. Émilienne avait pris place sur une banquette au cuir élimé, s'était enivrée d'un vin aigre au tanin prononcé. Elle ne sait pas combien de temps elle était restée là à observer les soûlards prophétisant une fin du monde proche, une catastrophe climatique ou une chienlit politique. Ici, passé une certaine heure, on faisait fi de l'interdiction de fumer, l'air était saturé en odeurs de sueur, de tabac froid et de graillon. Elle avait enchaîné les verres. L'ivresse l'avait gagnée progressivement, la plongeant dans une torpeur vaporeuse. Elle avait cru distinguer le visage d'une femme aux yeux presque blancs, puis elle avait fini par s'assoupir sur la banquette, la tête renversée contre le dossier.

Elle s'était réveillée en pleine nuit dans son lit, la bouche pâteuse, le crâne douloureux, ne se souvenant plus comment elle était rentrée chez elle. Sur son ventre reposait une photo en noir et blanc, celle d'un homme au visage émacié qu'elle ne connaissait pas. Au dos du cliché, juste un nom, ou plutôt un surnom : « le Dandy ». Comment cette photo était-elle arrivée là ? Dans le silence oppressant de sa chambre, une voix douce et familière lui avait alors murmuré à l'oreille : « La réponse à tes questions est à trouver dans la ville des miracles de sang. »

Émilienne s'était laissé séduire par cette voix mystérieuse et apaisante. De quoi devait-elle être sauvée ? À quelles questions devait-elle répondre ? Aucune idée. En revanche, elle avait déjà entendu parler de

cette ville du Sud où se produisent des « miracles de sang ». Trois fois par an depuis des siècles, ses habitants attendent que le sang de leur saint patron, conservé à l'état solide dans des ampoules, se liquéfie, signe d'année faste. Si la liquéfaction ne se produit pas, fléaux et catastrophes s'abattront sur la cité. Elle rêvait depuis longtemps de photographier ces rites étranges, mêlant le païen et le sacré.

Émilienne n'a pas hésité un seul instant, elle a fait son sac au petit matin, pris plusieurs trains, traversé une frontière, puis elle est descendue plus loin vers le sud. Elle n'a prévenu personne, elle se sentait libre, appelée par cette ville de larmes et de sang dont elle ignorait tout. Pendant les longues heures de voyage, elle a regardé la photo du Dandy, lui imaginant plusieurs métiers : malfrat, comédien, maquereau, tueur à gages, en tout cas il n'avait rien d'un héros discret. Quelque chose dans son regard lui semblait familier et l'attirait irrésistiblement à lui.

Émilienne est la dernière à descendre du train. Les membres encore ankylosés par le périple, elle marche lentement vers le bâtiment géométrique de la gare. Plusieurs odeurs mêlées la percutent, gaz d'échappement, fritures de poisson, épices, relents d'urine, effluves iodés. Ce mélange de dégoût et de délice lui plaît tout de suite. Elle traverse le hall où se bousculent dans un ballet ardent et tumultueux des voyageurs pressés d'attraper les derniers trains. Ça remue, ça crie, ça claque, Émilienne pense : *Ça vit*. La nuit est bruyante lorsqu'elle fend l'immense esplanade reliant la gare au centre-ville. La jeune femme est balancée en plein cœur d'une grouillante masse humaine, sorte de cour des miracles des temps modernes où s'agitent des vendeurs

à la sauvette, des grilleurs de maïs, des prostituées tous seins dehors, des gamins proposant des paquets de mouchoirs en papier contre quelques pièces de monnaie, les mêmes gamins qui se font pickpockets à certaines heures, des dealers de tout un tas de substances illicites, des zombies aux yeux hallucinés par la drogue. Cette dalle qui porte le nom d'un des pères de la patrie italienne se situe au carrefour de plusieurs mondes, ici se côtoient toutes les pauvretés et les drames de l'Afrique, de l'Orient et de l'Occident, c'est comme une grande éponge à tragédies.

« Bienvenue dans la ville des solitudes cabossées », scande une vieille gitane décharnée qui lui percute l'épaule. Émilienne comprend assez bien l'italien. La tête lui tourne, bousculée par les remous de la ville bruyante, malodorante, attrirante et répugnante à la fois. Ses jambes vacillent, elle se demande où elle va passer la nuit, les hôtels autour de la place ne sont guère engageants, elle choisit de s'engouffrer dans une artère qui mène vers le centre. La gitane la suit en répétant encore « bienvenue dans la ville des solitudes cabossées », elle lui barre l'entrée de la rue, lui saisit la main, « pour toi, ce n'est pas par là, par là c'est pour les touristes, toi tu n'es pas une vraie touriste ». Émilienne oscille entre méfiance et curiosité. Sa soif de nouveauté l'emportant sur ses craintes et inquiétudes, elle suit la gitane, qui lui enfonce ses ongles sur le dessus de la main, son regard noir lui faisant comprendre qu'il ne faut pas lui opposer une quelconque résistance. La ruelle dans laquelle elles s'engagent débouche sur une petite place où des braseros sont allumés ; de la musique saccadée met en mouvement des corps tout en muscles virevoltant autour d'une bande d'adolescents au look de gangsters des ghettos américains, qui

scendent un rap étrange aux paroles en total décalage avec la culture urbaine.

« *Qui empoisonne l'eau et pourrit les puits,
C'est le Moinillon !*

*Qui rend les chiens enragés rien qu'en les touchant,
C'est le Moinillon !*

*Qui fait monter le prix du pain et pactise avec le Malin,
C'est le Moinillon !* »

Émilienne se demande si cette scène est réelle ou si elle est encore à la vitre du train, rêvant. Si tel est le cas, elle n'a pas envie de se réveiller. Revenir en arrière, à sa vie d'avant, lui paraît déjà inconcevable.

Les jeunes détachent de plus en plus les syllabes de leur chanson, accélèrent le rythme, la gitane ne lâche pas la main d'Émilienne, qui a l'impression que les rappeurs ne s'adressent plus qu'à elle, tant leurs regards perçants la traversent. Elle en frissonne. C'est comme si les rappeurs l'avaient toujours attendue, comme s'ils comptaient sur elle pour conjurer le sort. La malédiction de ce mystérieux « Moinillon » l'appelle, elle va devoir comprendre le sens caché de ces paroles de chanson pour le moment indéchiffrables, elle est là pour ça, elle en a la prémonition.

La fatigue du voyage la gagne, elle est exténuée, elle a les nerfs à vif, elle aimerait pouvoir poser son corps plein de tensions et son sac de voyage pourtant si léger pour un pareil périple. Elle ne sait pas où aller, la nuit se fait inquiétante, elle devrait être plus méfiante, mais une force irrésistible l'entraîne dans ce tourbillon. Elle tremble, non pas de peur, mais de curiosité et d'excitation ; en moins d'une heure dans cette ville folle, les émotions s'enchaînent et elle ressent quelque chose de puissant, presque magique, à être ici face à cette bande de mauvais garçons habités par un flot de mots de plus

en plus rapide, comme s'ils étaient animés par l'urgence de délivrer un message. Ça accélère :

« *Le Moinillon hante les rues,*

Le Moinillon n'est pas l'esprit follet qui danse sur l'herbe molle des prés,

Ce n'est pas le gnome qui chante sur le bord des fleuves ;

C'est le lutin familier qui hante vos maisons !

C'est O'Monaciello, c'est le Moinillon. »

Émilienne ne comprend pas tout, elle ne saisit pas les mots en dialecte, mais cela ressemble plus à un conte fait pour effrayer les enfants qu'à un rap rageur écrit pour déranger les bonnes mœurs. Elle ne sent plus la main de la gitane, elle se retourne, sa guide improvisée a disparu. Émilienne oscille entre la peur d'un danger immédiat et un envoûtement inexplicable. Les jeunes sont désormais autour d'elle, ils l'encerclent, fanfaronnent, pour impressionner cette jolie étrangère.

« *Quand l'enfant crie, quand l'enfant pleure, trépigne, casse les vitres,*

C'est le Moinillon qui lui met le Diable au corps. »

Le plus grand des rappeurs se tient face à elle, lui envoie des volutes de cigarette au visage. C'est comme s'il la défiait, mais la jeune photographe n'est pas impressionnée, elle en a vu d'autres en près de dix ans de reportages. Elle a couvert des émeutes en banlieue, passé des heures avec des jeunes filles toxicomanes en proie à des prédateurs de toutes sortes, s'est pris un four à micro-ondes sur le capot de sa voiture lors d'une immersion dans une cité gangrenée par une guerre des gangs, alors l'insolence du jeune homme ne la perturbe pas. Elle garde toujours son sang-froid face à l'adversité. Parfois elle s'étonne elle-même de sa capacité à résister à la peur et à la panique. Ce n'est pas une tête brûlée pourtant, elle ne fait pas partie de ces reporters

qui prennent des risques insensés pour prouver au monde un héroïsme mal placé. Mais, face au danger, elle demeure souvent sans réaction, insensible, presque anesthésiée.

Le rappeur a beau jouer les gros durs, ce n'est qu'un adolescent, il surjoue la virilité. Émilienne soutient son regard, qui s'adoucit peu à peu.

— Tu veux voir le Moinillon ? Le Moinillon a un corps malingre, un visage pâle, des grands yeux luisants, c'est une âme mystérieuse qui fut longtemps noble et grande, emprisonnée dans une enveloppe chétive, faible et maladive. Regarde ma belle, regarde, le Moinillon est là !

L'adolescent désigne une silhouette au milieu des danseurs.

— Viens, mon Moinillon, approche, n'aie pas peur !

La silhouette sort du cercle, il s'agit d'un petit homme enveloppé dans une cape noire. La musique cesse, le vent maritime s'engouffre dans la place, produisant un sifflement inquiétant. Le chef des rappeurs baisse la capuche du petit bonhomme, il s'esclaffe devant le visage d'un jeune Africain.

Après la gitane, c'est maintenant le petit exilé qui la tire par la main. Émilienne esquisse un geste de recul malgré la bonté qu'elle lit dans les yeux du gamin. Elle dit qu'elle a l'impression de dormir debout, qu'il faut qu'elle trouve une chambre pour la nuit ou ce qu'il en reste, qu'elle n'a pas la force de les suivre où que ce soit.

Le rappeur, semblant percevoir le début d'agacement de la Française, ordonne au gosse :

— Allez, Petit Moine, amène la demoiselle à la maison... Vite !

Soulagée, Émilienne se laisse faire, confiante malgré le quartier malfamé et peu éclairé dans lequel ils

s'enfoncent à cette heure de bascule entre la nuit et les ténèbres. Le gamin la tient par la manche, il parle la même langue qu'elle, il vient du Sénégal, il vend des porte-clefs en forme de piment sur le port ou la place du marché, il ne lui dit pas grand-chose d'autre. Émilienne serait bien incapable de refaire le chemin inverse jusqu'à la gare, tant son nouveau guide lui fait emprunter des artères similaires, tourner à droite, à gauche, puis à droite et à gauche à nouveau. Elle est secouée par cette marche labyrinthique, la tête lui tourne, elle a la nausée, elle n'en peut plus, elle le lui dit... Le gamin la rassure par un monologue à la portée étonnamment mûre pour son âge, même sa voix semble plus mature et assurée, comme si un vieux sage s'était emparé de son enveloppe charnelle.

— Fais-moi confiance, tu vas pouvoir te reposer, et tu seras parmi les tiens ici, le refuge des âmes vagabondes, de l'humanité secouée et poétique, de ceux qui se posent trop de questions mais qui n'ont pas les réponses... il ne faut pas chercher les réponses... juste vivre, se laisser porter...

Puis le gosse retrouve ses manières enfantines. Émilienne s'étonne de sa soudaine métamorphose. Il lui désigne un petit immeuble à la porte brinquebalante, l'y entraîne et pousse le portillon, la lumière grésillante de l'entrée éclaire son visage encore plus poupin qu'Émilienne ne l'avait cru, il doit avoir onze, douze ans, pas plus. La cage d'escalier pue l'humidité, de gros cafards prennent la fuite. Émilienne réprime une réaction de dégoût, ce qui n'échappe pas au gamin.

— Ne t'inquiète pas, il n'y en a pas dans la maison.

La « maison » est un squat situé au dernier étage, six pièces en enfilade où les portes n'existent plus, remplacées par des draps tendus, la photographe devine

des matelas au sol, perçoit des soupirs d'aise, des ronflements, quelques petits rires d'enfant. L'adolescent la laisse dans une alcôve au fond de la dernière pièce, lui désigne un lit à baldaquin.

— C'est chez toi, princesse...

Elle pose son sac au pied du lit. Elle n'a détourné la tête qu'un court instant et déjà il n'y a plus trace de son guide. Comme la gitane, il s'est évaporé. Elle n'est plus à une surprise près, cela ne sert à rien de tenter de se raccrocher à quelque chose de raisonnable, elle est trop fatiguée pour ça, peut-être qu'elle rêve, peut-être qu'elle rêve depuis des heures, qu'elle n'est jamais entrée dans ce bouge la nuit précédente, qu'elle n'a pas pris le train pour ce pays inconnu qui l'appelle, qu'elle est quelque part prisonnière dans un profond sommeil, mais elle ignore dans quel lit.

Malgré tout, Émilienne détaille la pièce, la couche immense, la table de chevet en acajou, une malle en fer forgé, suffisante pour accueillir sa garde-robe sommaire, elle n'a eu le temps de glisser dans son sac que quelques t-shirts, un pull marin, un pantalon de toile large pour alterner avec son inséparable jean délavé et une longue tunique noire, ses uniformes de travail en quelque sorte. Elle ne possède pas grand-chose, de toute façon ; si elle ne revenait pas de ce voyage, elle laisserait derrière elle un petit studio en location, et la maison du père et de l'oncle dans le patelin du Nord, deux ou trois histoires d'amour sans saveur, pas de quoi blesser à vif un cœur, un chat qui n'est plus vraiment le sien à force de lui préférer sa voisine de palier, et quelques amies de circonstance avec lesquelles elle n'a réussi qu'à tisser des liens superficiels. Plus elle avance dans la vie, moins elle sait qui elle est, elle a comme l'impression de se manquer à elle-même. Elle aspire à retrouver la petite fille